

Le Journal des Soldats Blessés aux Yeux



*Ce Journal, qui paraît une fois par
mois, n'est pas mis dans le commerce*



Il est exclusivement réservé aux
soldats blessés aux yeux, à qui
il est envoyé gratuitement, et aux
personnes qui s'intéressent à eux



DIRECTEUR-GÉRANT
M. BRIEUX, de l'Académie française
26, Rue Victor-Massé, Paris



ADMINISTRATION
LES ANNALES
51, rue Saint-Georges
PARIS

Liste des Donateurs pour les Soldats Blessés aux Yeux

Mois d'Octobre 1917

Les Souscriptions de 20 francs au moins donnent droit à l'envoi du journal.

Monnier (M. Eug.), Paris, 135 fr. — Cugnier (M. Alfred), Ornano, 100 fr. — Biquard (M^{me}), E. et C.), 100 fr. — Gaches (M^{me}), Avallon, 20 fr. — Roëser (M.), 300 fr. — Fisches (M^{me}), Le Caire, 55 fr. 20 c. — Madeleine, Jane, France, Ketty, 20 fr. — Paul Parcollet (M. et M^{me}), 100 fr. — Les Petites Filles de l'Ecole Menon, Grenoble, 30 fr. — Vollmanns-Efterfolger (M.), 61 fr. 45 c. — Haro (M.), Paris, 20 fr. — Allagnier (M.), Clairvaux, 20 fr. — « La Fille d'un Soldat », 20 fr. — Simillion (M.), Courthenay, 30 fr. — L^{re} Archambault (M.), Diego-Suarez, 52 fr. — Kerhulu (M^{me}), Montréal, 50 fr. — Gray (Miss), 500 fr. — Mariano Souviron (M.), Buenos-Aires, 32 fr. — Personnel Ecole Normale Instituteurs de Guéret, 30 fr. — Matringe (M.), Versailles, 20 fr. — Pierron (M.), Antibes, 20 fr. — Fête de Charité organisée à Iquique par la Colonie Française à l'occasion du 14 Juillet, 3.116 fr. 80 c. — Vice-Consul de France à Lausanne, 24 fr. — Gray (Miss), 300 fr. — Perpignan (M^{me} Héléne), Santiago, 200 fr. — « Jean et Georgette », 50 fr. — Un Groupe de James d'Etupes, 100 fr. — Henriot (M^{me}), Villeneuve-sur-Yonne, 20 fr. — Cintrat (M. Maurice), 20 fr. — J. Prost (M.), Paris, 40 fr. — Un Groupe de Français ayant habité le Chili, 265 fr. — Cerisier (M. Etienne), 20 fr. — Sick (M^{me} Georges), 20 fr. — Souscription transmise par M^{lle} Viennot à Papeete, 55 fr. — Conza (M. L.), 25 fr. — Une Fidèle Abonnée B. T., 20 fr. — Leroy (M.), Angers, 50 fr. — Trust (M.), Paris, 20 fr. — Les Planteurs de Caoutchouc de Cochinchine, 387 fr. 50 c. — Lagneau (M^{me}), Oran, 100 fr. — Goupil (M. Auguste), 50 fr. — Leré (M.), Maisons-Laffitte, 20 fr. — Alric (M^{me} P.), 20 fr. — Ehrmann (M^{lle}), Cholet, 20 fr. — Anonyme à Saïgon, 35 fr. 70 c. — Anonyme de Pau, 25 fr. — Ducourthial (M.), 300 fr. — Souscription de M. Clément Hacco, 25 fr. — Société « La Conciliante », Dungy St-Cl., 50 fr. — Société « La Fraternelle », Dungy St-Cl., 50 fr. — Collet (M^{me} A.), Grenoble, 100 fr. — Anonyme, 37 fr. 50 c. — Poumairac (M^{me}) et M^{lle} Suze Lomagne, 40 fr. — Sarthou (M.), Rio-de-Janeiro, 100 fr. — Seigneurie (M^{me}), Paris, 20 fr. — C. Rey (M^{me}), Cessero, 20 fr. — Tiphaigne (M.), Instituteur, et ses Elèves, 20 fr. — Fête organisée par les

Jeudes Filles de l'Institution Jeanne d'Arc, Basse-Terre, 80 fr. — Cochard (M. Louis), 30 fr. — Chaigneau (M. Paul), 20 fr. — Lhiorreau (M^{me} G.), 20 fr. — Malet (M^{me}), Béziers, 20 fr. — Colombier (M^{me}), 200 fr. — Champozou (M^{me} de), 25 fr. — Brodr-Aarsoether (M.), par l'intermédiaire de M. Buchet, 500 fr.

Anonyme, 17 fr. 50 c. — Vonry (M^{me}), Vanves, 5 fr. — Matringe (M.), Versailles, 11 fr. 25 c. — Scheitel (M^{me}), 2 fr. — Cavaros (M^{me}), Compiègne, 3 fr. — Echard (M^{me}), Laval, 2 fr. — Harker (M. G.-R.), 3 fr. — Noiro (M^{me}), Eaubonne, 5 fr. — Quédinet (M^{me} Jeanne), 5 fr. — Bellavoine (M. B.), Reims, 5 fr. — Elèves Ecole de Touvois et leur Maitresse, 10 fr. — Gilles (M^{me}), Chailles, 5 fr. — Labbé (M^{me}), Vierzon, 5 fr. — Vente des légumes du Jardin scolaire de l'Ecole de Cognac, 10 fr. — A. M. R. De, 5 fr. — Caignard (M^{me}), Paris, 5 fr. — « Désolée », 5 fr. — G. D., 5 fr. — Bernigaud (M^{me}), Blanzay, 10 fr. — Couclin (M.), 10 fr. — Combes (M^{me}), Carcassonne, 5 fr. — Brunschwig (M^{me}), Paris, 10 fr. — Anonyme à Montpellier, 5 fr. — Pour sou grand, 10 fr. — Les Elèves d'une Ecole de l'Ain, 5 fr. — Intérêts des trois Titres de Rente (8 coupons), 10 fr. — Guy (M^{me} Hortense), 10 fr. — Hartog (M.), Pointe-à-Pitre, 17 fr. — Anonyme à Certe, 5 fr. — Camoin (M^{me}), Mar-seille, 5 fr. — Vieljeux (M^{me} Héléne), Vebron, 3 fr. — Théveney (M^{me}), Clans, 18 fr. — Dubromelle (M^{me}), Fontenay-sous-Bois, 7 fr. 50 c. — M. P. Française d'Eastbourne, 5 fr. — Michaud (M^{me}), St-Mandé, 5 fr. — Gaud-chaux-Picard (M^{me} E.), 10 fr. — Ecole de Filles d'Ermont, 5 fr. — Vve J. Pinel (M^{me}), 10 fr. — Guillemin (M^{me}), Simard, 5 fr. — Chopin (M^{me}), Simard, 5 fr. — Anonyme à Port-Vendres, 4 fr. — Maurice Aragon, 2 fr. 50 c. — Chibol (M^{me}), Châlons-sur-Marne, 5 fr. — Pasquen (M^{me} R.), Ceriseaux, 5 fr. — Giraud (M^{me}), Le Luc, 10 fr. — Bonnafon (M^{me}), Paris, 10 fr. — Vigier (M^{me}), Cognac, 10 fr. — Delimbœuf (M^{me}), Rouen, 5 fr. — Théveney (M^{me} S.), Clans, 5 fr.

COMITÉ FRANÇAIS

DU

Permanent Blind Relief War Fund for Soldiers and Sailors

(fondé par M. et M^{me} GEORGES KESSLER)

Entrepôt des Matières premières

35, Boulevard du Château, Neuilly-sur-Seine (Seine)

NOTE DU MAGASINIER

Bonjour les camarades ! Comment va cette petite santé ?

Voici encore une fois votre vieux pote de Magasinier qui vient bavarder avec vous. Mais avant de vous débarrasser mon boniment mensuel, faut que je remercie les chics types d'entre vous qui m'ont écrit ce mois-ci en bons copains.

Vous savez, faut pas vous gêner et si vous avez besoin d'un tuyau ou d'un conseil, dites-vous bien que le vieux frère de Neuilly est là pour un coup. Ainsi, si vous vous trouvez embêtés dans votre travail et que vous ayez besoin des conseils d'un Maître, écrivez-moi et vous verrez que je aurai bien vous tirer d'embarras. Sûrement vous êtes épatés de me voir aussi calé aujourd'hui, car c'est sûrement pas dans mon manège de chevaux de bois que je suis devenu un brossier épatant. Vous frappez pas. Le patron qui pense à tout s'est dit : Mon magasinier est gros et gras, c'est un bon zigue qui fait ce qu'il peut, mais pour faire une brosse, il n'en est pas plus fichu que de donner un lavement à un lapin. J'veux pas l'flanquer à la porte par pitié pour ses gosses, qu'il n'a pas, mais qu'il pourrait avoir et je vais lui coller pour l'aider, un type à la redresse ». Et voilà comment il se fait que nous avons maintenant dans notre cagna un camarade nouveau que beaucoup d'entre vous connais-sent bien, car c'est l'ancien professeur de broserie d'une grande Ecole. Le patron l'a embauché exprès pour que nous puissions

tuyauter chiquement ceux d'entre vous qui seraient embarrassés. Et puis, il nous servira pour faire faire les types les plus rigolos de bois de brosse. Bientôt, grâce à lui, nous pourrions vous donner des brosse industrielles et vous savez mieux que moi que c'est ce fourbi-là qui fait gagner le plus de pognon.

A part ça, rien de neuf dans la carre. Ça barde toujours. Mais on s'en moque, parce que vous êtes de bon gars. Je crois que vous aussi, vous êtes contents de nous à en juger par l'augmentation constante des commandes que vous nous envoyez. Ce mois-ci vous avez doublé et malgré cela, à part une fois (1), le patron n'a pas rouspété car on vous fait plus poser.

Et maintenant, allez-y et au travail.

Qui veut du beau chendent, du beau coco, du tampico, de la bassine ? Qui veut de la chouette ficelle ? Qui veut des beaux bois de toute sorte ?

Tout dans la boutique est épatant, seulement scrongnieugnieu faites-nous pas tant droguer à déchiffrer vos noms et adresses et écrivez tout ça bien lisiblement.

A la prochaine fois, bonnes poignées de phalanges à tous.

Des baisers de ma part à la bourgeoise et aux gosses.

LE VIEUX FRÈRE DE MAGASINIER.

Adresser les commandes : 35, boulevard du Château à Neuilly-sur-Seine (Seine).

(1) Ou deux... NOTE DU PATRON.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX (SUCCURSALE B), 11, BOULEVARD SAINT-MICHEL. — 3925-17.

Le Journal des Soldats Blessés aux Yeux

Le " Journal des Soldats Blessés aux Yeux " n'est pas mis dans le commerce : il est adressé gratuitement à tous ces blessés, et aux souscripteurs de vingt francs au moins.

Nous faisons appel à la collaboration de tous, sous forme de critiques, de conseils ou d'articles.

NOTRE PREMIÈRE ANNÉE

Notre journal existe depuis un an.

C'est en effet au mois de Novembre 1916 que parut le premier numéro.

Je me le rappelle bien, ce numéro si gris, bourré de renseignements, mais si timide ! Il se ressentait de l'état d'esprit de son Directeur.

Quelles ne furent pas, en effet, mes hésitations et mes inquiétudes ! Serait-il utile, ce journal ? Le bien qu'il ferait vaudrait-il ce qu'il allait coûter ? Avais-je droit d'exposer l'argent reçu pour nos soldats blessés aux yeux ? Serait-il bien accueilli par ceux-là mêmes pour lesquels il était créé ?

Tout autant de points d'interrogation auxquels je me répondis affirmativement. Une fois ma décision prise, je parlai de mon projet. Je ne rencontrai pas que des

approbations. Mais, je vous l'ai déjà dit, je crois, et peut-être s'en est-on aperçu, je suis entêté...

Et le premier numéro du *Journal des Soldats Blessés aux yeux* parut, non sans embarras. Depuis, chaque mois, avec une régularité qui fut d'abord incertaine, un nouveau numéro vint s'ajouter aux précédents.

Je puis dire aujourd'hui que je me réjouis de mon initiative. Je sais qu'elle eût été inefficace, sans les concours admirables qui s'offrirent à moi, et dont je parlerai plus loin. Voyons d'abord ce que nous avons pu faire, nous dirons ensuite à qui il faut en savoir gré.

Notre journal a réconforté les nouveaux blessés, il a exercé en faveur de tous une action heureuse auprès du gouvernement, et il a apporté une aide matérielle à leurs familles.

Réconfort moral.

Je ne crois pas que les historiens futurs puissent louer comme il convient l'énergie française pendant cette guerre, sans citer un certain nombre des lettres écrites par nos blessés aux yeux, et publiées dans nos colonnes.

Il y a quelques mois, alors que les États-Unis n'étaient pas encore entrés en guerre à nos côtés, un journal de là-bas me demanda un article sur le courage de la nation française, sur l'héroïsme de nos soldats. Je répondis : « Je ne les ai pas vus braver la mort. *Mais je les ai vus braver la vie après la blessure* ; je n'ai pas été témoin de leurs combats, mais j'ai vu leurs luttes après, et je crois pouvoir dire qu'ils ont peut-être été plus admirables encore, et qu'il leur a fallu plus de vertu pour se ressusciter eux-mêmes, et que le courage qui doit s'exercer toujours, tout le long de l'existence, et se renouveler incessamment dans la nuit perpétuelle est un courage qui ne peut être dépassé. »

Depuis trente mois, en effet, que je vis avec ceux pour lesquels le soleil ne se lève jamais, je n'ai pas passé une seule journée sans qu'une lettre ou qu'une parole ne me secoue d'admiration. Pour moi, les limites de la puissance humaine sont reculées, depuis que je connais ces blessés. Les plus humbles, comme les autres, ont manifesté une volonté, une force, une résistance, une persistance dans l'effort ignoré et sans cesse renouvelé, par lesquels je suis confondu.

Leurs lettres, vous les avez lues vous, mes généreux abonnés ; et comme moi, vous avez été déconcertés par la bonne humeur et la vitalité qui en jaillissaient. Cultivateurs, ouvriers, intellectuels, tous rayonnent de ces belles qualités françaises. Autre part, sans doute on est courageux : je crois bien qu'on ne l'est jamais avec autant de bonne grâce que chez nous et non plus avec autant de simplicité. Ah ! qu'elles m'ont été précieuses, ces lettres, pour reconforter les nouveaux ! Quelle éléquence elles m'ont donnée !

Lorsqu'un homme, dans les premiers jours de sa cécité, se croit perdu, quelle force ne trouve-t-on pas pour le détromper dans la lecture des lettres écrites par les anciens ! Et ce ne sont pas des consolations menteuses, pas des inventions apitoyées : la lettre est signée : « Un tel, tel régiment telle compagnie, blessé à telle date à tel endroit ». Et on peut faire écrire au signataire, et il répond. Le nombre même des attestations confirme leur sincérité.

Un des premiers réadaptés déclarait : « A tous les camarades qui sont atteints de cécité comme moi je conseille de travailler, et, s'ils étaient cultivateurs, de retourner aux champs : ils y retrouveront encore beaucoup d'occupation sans changer leur vie ».

Il en est de même pour les ouvriers : un grand nombre a repris le métier exercé avant la blessure ; pour les autres, de nouveaux emplois nouveaux ont été décou-

verts, et aujourd'hui, dans la grande famille de ceux dont les yeux ne voient plus qu'en dedans, il y a des menuisiers, des mécaniciens, des chaisiers, des tonneliers, des coiffeurs, des masseurs, des broisseurs, des cordonniers, des vanniers, des éleveurs, des apiculteurs, des dactylographes, des téléphonistes, des représentants de commerce, des instituteurs, des professeurs. Il y aura des médecins, des magistrats, et je consentirais à mourir ce soir si je croyais que nous nous arrêterons là.

Toute cette confiance, les lettres de notre journal l'ont manifestée.

Les appels qu'elles contiennent sont impératifs et incessants. Ils sont vibrants comme les cris qu'adresseraient à des naufragés ceux qui viennent d'échapper à la noyade et qui savent comment on y échappe. Il y en a qui ont l'air de lancer des bouées. Les aveugles sont des morts momentanés qui peuvent ressusciter, qui peuvent assister à leur re-naissance et qui, ayant provoquée, ont le droit d'en conserver le plus légitime orgueil. Ils se recréent eux-mêmes. Ils sont les fils de leur énergie.

Écoutez leurs cris et dites-moi si ces cris ne sont pas comparables à ceux des évadés indiquant aux captifs la voie de la délivrance.

« Je conseille à tous de prendre courage... Et cent fois le même appel : « *Le travail vous sauvera...* Depuis que je travaille, je me retrouve, je suis fier !... *J'aide les miens, les miens qui m'auraient préféré mort... J'ai appris à vivre*

sans les yeux... Il ne faut pas avoir peur... Le travail, le travail nous sauve... »

Et des conseils :

« *Nous sommes délivrés... voici la voie du salut : que tous les bons camarades aveugles n'hésitent pas à entrer dans une maison de rééducation pour apprendre à travailler...* »

« *Ne désespérez jamais, repoussez loin de vous l'ennui, et combattez-le en vous mettant à l'ouvrage à seule fin de prouver que nous sommes ni des inutiles, ni des phénomènes.* »

On est fier parce qu'on a droit d'être fier ; la pitié inintelligente blesse et l'on s'écrie :

Nous ne sommes ni des déchets, ni des phénomènes !

Toutes leurs paroles peuvent se résumer par ces mots :

Qu'on ne nous plaigne pas autant : nous ne sommes pas des infirmes. Mais qu'on nous aide. Qu'on ne pleure pas sur nous : nous ne sommes pas morts. Mais qu'on ne se croie pas libéré envers nous par une parole de pitié, ni par une aumône. Nous voulons vivre par nous-mêmes. Aidez-nous à cela, sans nous humilier par des attendrissements. Ne vous croyez pas libérés par une larme et un paquet de cigarettes. Si vous voulez faire un effort pour nous, qu'il soit plus durable et qu'il n'ait pas l'air de tomber de haut. Nous ne sommes pas des bêtes en cage que l'on plaint et à qui l'on jette un morceau de pain ; nous ne sommes pas des déchets séparés du monde et de vous ; nous sommes des

hommes comme vous; nous ne tendons pas la main, mais nous serons heureux que vous nous tendiez la vôtre, avec une bonté silencieuse, pour nous aider à franchir le pas difficile, le couloir obscur, le tunnel qui nous conduira à une autre lumière.

Voilà ce que disent nos aveugles qui ne ressemblent en rien aux débris d'humanité, affolés et mendiants qu'a peints Breughel. Les soldats blessés aux yeux sont des hommes vigoureux, fiers, résolus, qu'irrite la stérile pitié déprimante et qui sont assoiffés d'affection.

... Quand notre journal n'aurait servi qu'à enregistrer cet état d'esprit, et à montrer la vigueur de ces âmes, il se justifierait.

Auprès des Pouvoirs publics

Il a fait autre chose. Une chose plus terre à terre. Mais quand on a faim, il faut se pencher pour ramasser la moisson qui entretient la vie. Et le terre à terre a son importance.

Nous avons été, cette fois encore, servi par la chance. Au Sous-Secrétariat d'État du Service de Santé, il s'est rencontré un homme qui, en arrivant à ce poste, et lorsqu'on lui demandait son programme, lorsqu'on lui demandait qui il était, lui à qui l'on confiait la redoutable tâche de diriger la guérison et la rééducation des blessés, lorsqu'on lui demandait de qui il se réclamait, qui il représentait, répondit simplement :

— Moi, je suis le blessé!

Je ne sais pas ce qu'il a fait pour les mutilés — ou du moins je n'ai pas à en parler ici, — mais je sais ce qu'il a fait pour les blessés aux yeux.

Dès que je l'ai approché, il a été disposé à comprendre que si lui était le blessé, j'étais, moi, le blessé aux yeux, le représentant des blessés aux yeux, et cet homme extraordinaire qui ne se soucie ni des mandarins, ni des précédents lorsqu'il croit que l'intérêt du blessé est en jeu, cet homme inattendu qui — ministre! — a protesté contre les formalités, qui demande à ses bureaux de prendre de l'initiative et des responsabilités (cela ne s'était jamais vu) — cet homme paradoxal qui se nomme Justin Godart ne m'a rien refusé de ce que notre journal a demandé pour vous mes chers amis.

Dès notre deuxième numéro nous pouvions annoncer que des ordres de transport seraient établis pour les familles accompagnant nos camarades aux écoles de rééducation.

Dans le numéro 3 c'était toute une révolution... les presque aveugles n'étaient plus considérés au point de vue de la pension comme des borgnes! Un œil presque complètement perdu n'était plus considéré — quant au prix à payer par l'Etat — comme un œil intact, grâce au concours de M. Duc président de la Commission consultative médicale, et de notre grand ami le Professeur de Lapersonne nous pouvions publier une circulaire établissant pour ces presque

aveugles le droit à une gratification renouvelable équivalente à la retraite de 1^{re} classe.

Je passe sur l'allocation des yeux artificiels, et j'arrive à la grosse question des 1.200 francs.

Depuis 1831, tout avait augmenté excepté le prix des yeux... naturels. En 1831, un aveugle de guerre touchait 975 francs et c'est encore 975 francs qu'il touche en 1917. Contre cette injustice notre journal mena une campagne assez vive; les Ministres furent sollicités; et j'obtins qu'un paragraphe du projet de loi — dont l'ensemble ne sera pas voté avant un an — fut séparé, examiné à part et tout de suite. La loi établissant à 1.200 francs le taux de la pension de 1^{re} classe est promulguée depuis le 14 juillet de cette année et elle va enfin être appliquée. *Le Journal des Blessés aux Yeux* a la prétention justifiée d'y être pour quelque chose et il s'en réjouit.

L'aide matérielle

Ici, simplement, des chiffres.

Notre premier numéro a paru vers la fin de novembre. Les souscriptions sont arrivées tout de suite, et voici notre tableau :

En Janvier. . . 1917 nous secourions	54 familles
Février. . . — — —	69 —
Mars. . . — — —	98 —
Avril. . . — — —	115 —
Mai. . . — — —	133 —
Juin. . . — — —	154 —
Juillet. . . — — —	177 —
Août. . . — — —	206 —
Septembre — — —	238 —

Vous avez, mes chers souscripteurs, chers amis des soldats blessés

aux yeux, envoyé des matières premières aux ouvriers, habillé des blessés et leurs enfants, aidé des écoles, subventionné les petits ateliers des hôpitaux, payé des loyers, du papier et des tablettes à écrire le Braille, distribué des montres (oh! le plaisir que font les montres! la délivrance d'une servitude qu'elles apportent!) et grâce à l'un de vous, il a pu être envoyé plus de sept cents rasoirs de sûreté à autant de poilus qui en sont éperdus de reconnaissance.

Des chiffres!

Voici nos recettes et nos dépenses :

	RECETTES	DÉPENSES
Décembre	6.622 50	2.923 35
Janvier.	8.226 00	4.277 70
Février	11.465 25	3.976 35
Mars	9.243 80	6.001 50
Avril.	4.597 55	6.550 90
Mai	9.460 70	6.604 50
Juin	25.454 05	9.340 75
Juillet	11.982 30	7.062 25
Août.	19.836 70	9.477 65
Septembre	20.006 70	10.617 80
Mais avant le premier numéro du journal nous avons reçu :	57.343 55	
et dépensé		28.385 10
Ce qui porte nosto- taux à	184.239 10	95.217 85

Nous avons donc dépensé près de cent mille francs pour nos soldats blessés aux yeux, et il nous reste en caisse au 30 septembre : 89.021 fr. 25.

Et ce beau résultat a été obtenu sans publicité et sans frais généraux. Comment cela a-t-il été possible?

Ma cousine la Fée

Pour le dire, il faut que je fasse rapidement l'historique de notre œuvre depuis l'origine. Elle n'a pas été conçue d'un jet. Elle est née tout obscurément, elle se croyait destinée à rester petite, toute petite, mais...

... Voici sa naissance. Un jour, en avril 1915, dans un hôpital de Chartres, se rencontrèrent trois soldats aveugles, un médecin-major intelligent et tendre et un homme de bonne volonté.

Les aveugles s'ennuyaient; le major et son camarade pensèrent que la plus belle distraction à leur présent était le travail; on trouva dans la ville un ouvrier brossier, on demanda à M. Millerand, alors ministre, l'autorisation d'ouvrir un petit atelier dans l'hôpital; il consentit, on ouvrit l'atelier, les blessés apprirent à fabriquer des brosses, et les gaillards, une fois qu'ils surent en fabriquer, en fabriquaient beaucoup. On les leur payait, naturellement, et, naturellement encore, il fallait les vendre. Les bourgeois de Chartres n'eurent bientôt plus d'excuses à garder de la poussière sur leurs habits.

Les blessés rayonnaient, le major exultait et l'homme de bonne volonté entreprit de généraliser ce qui avait si bien réussi.

Des petits ateliers semblables furent créés à Paris dans plusieurs hôpitaux, et il en résulta un nombre de brosses de plus en plus considérable.

J'en étais un peu embarrassé. J'allai en Suisse; j'y trouvai des dévouements admirables... et des acheteurs à bon prix. Mais la production tout de même dépassait la demande, et la nuit, j'avais des cauchemars où je me voyais entouré de murailles de brosses de chiens, murailles toujours plus hautes, toujours croissantes.

C'est alors que mon bon génie...

Il faut vous dire que j'ai tendrement aimé Francisque Sarcey, parce qu'il fut indulgent pour moi, et que j'ai naturellement connu sa fille, et que sa fille est Yvonne Sarcey, la cousine Yvonne des *Annales*, autrement dit M^{me} Brisson.

Un jour, je lui racontai mon cauchemar de chiens.

— Voulez-vous les vendre, vos brosses? me dit-elle.

— Si je veux!...

— Venez ici faire une conférence. Mes abonnés vous les acheteront.

— Combien en achèteront-ils, deux ou trois cents?

— Homme de peu de foi!

— Plus, vous croyez?

— J'en suis sûre.

— Mille peut-être?

— Plus...

— Si seulement c'était mille. Je fis une conférence.

Je m'attendais à vendre deux ou trois cents brosses, mais Yvonne Sarcey écrivit dans les *Annales* un article plein de verve, d'esprit et de bonté. Elle se fit votre commis voyageur, votre commissionnaire, votre camelot... (le mot est d'elle-même).

Et au moment où je me décidai à créer notre journal, nous avions vendu des brosses par milliers, nous les avions expédiées assez rapidement grâce au concours de M. Vaughan et de l'aimable M^{me} Vaughan qui passait ses soirées à entourer nos boîtes de jolis rubans tricolores, et nous avions en caisse, ainsi que je vous l'ai dit, près de trente mille francs.

Tout cela, grâce à ma cousine.

La famille des « Annales »

Mais bientôt nous n'eûmes plus de brosses à vendre.

Le nombre des petits ateliers s'était accru; — aussi, hélas, celui des ouvriers, et la gestion (achat des matières premières, vente des produits fabriqués) fut transmise au Ministère de la Guerre. Nous n'avions plus de brosses à vendre, partant, plus de ressources, et le cœur me serrait à la pensée de supprimer les petits secours déjà envoyés mensuellement.

C'est alors que fut décidée la création du *Journal des Soldats blessés aux yeux*.

Singulier journal!

Il n'est pas dans le commerce, il ne se vend pas au numéro et il ne veut pas avoir d'abonnés. Il est envoyé gratuitement à tous nos soldats blessés aux yeux, et gratuitement aussi aux personnes qui s'intéressent à eux.

Comment donc peut-il vivre, et recueillir un supplément de recettes qui lui a permis de faire tant de bien?

Il le peut, parce que les personnes qui le reçoivent et qui ne sont pas des blessés ont donné une marque de l'intérêt qu'elles portent à ces derniers, en nous faisant parvenir une souscription qui, dès qu'elle atteint vingt francs, donne droit à l'envoi du journal pendant une année.

Il le peut parce que la grande famille des *Annales* qui depuis la guerre a montré tant de dévouement et de générosité aux blessés, aux prisonniers, aux réfugiés, aux enfants des combattants; parce que cette belle et grande famille, sous l'impulsion infatigable et entraînante de l'admirable M^{me} Brisson, a adopté notre Œuvre, l'a faite sienne et lui a permis de se développer magnifiquement.

Que chacun reçoive ici l'expression affectueuse de notre profonde reconnaissance.

Nos frais généraux

Les contrôleurs officiels qui ont vérifié notre comptabilité n'en pouvaient croire leurs yeux lorsqu'ils ont constaté que nos frais généraux étaient à peu près nuls.

Le travail ne manque pas cependant, et l'envoi des mandats-poste par exemple, avec les écritures nécessaires pour la comptabilité, représente à lui seul une besogne qui n'est pas négligeable.

Nous ne payons pas de loyer.

Nous n'avons aucun frais d'éclairage et de chauffage.

Notre journal nous coûte juste ce que nous payons à l'imprimeur

et à ceux de nos soldats qui veulent bien y collaborer.

Nous n'avons eu aucune dépense d'installation.

Nous n'avons aucune dépense d'entretien.

Ce miracle a été réalisé parce que M^{me} Brisson nous a offert l'hospitalité, l'éclairage, et le chauffage, parce qu'elle a mis le personnel des *Annales* à notre disposition.

Ce personnel — quatre ou cinq dames à la tête desquelles est M^{lle} Dèzé — a accepté cet important surcroît de travail avec plaisir, et nous lui devons bien aussi un amical remerciement.

Depuis un an cela dure, sans lassitude, en pleine bonté, bien que chaque jour s'augmente le nombre des travaux divers; et, lorsque j'arrive — bien qu'on sache que ma venue va provoquer un travail supplémentaire — je suis toujours accueilli avec le même sourire. Ce sourire, c'est moi qui le reçois, mais c'est à vous, mes chers enfants, qu'il est adressé.

L'Avenir

Et c'est à vous, chers amis de nos soldats blessés aux yeux, qui m'avez permis de faire tant de bien, que sont adressées aussi les paroles de reconnaissance joyeuse que m'apporte chaque jour mon volumineux courrier. Ah! je puis vous assurer que vous n'avez pas affaire à des ingrats! Beaucoup de ceux que vous soulagez ont d'admirables trouvailles de mots, d'une

délicatesse charmante. Une formule que je retrouve souvent et toujours avec grande joie est celle-ci: « Mes enfants vous embrassent de tout leur cœur » ou « ma petite fille vous envoie de gros baisers ».

Ces gros baisers sont pour vous, chers commanditaires, je vous les restitue en en gardant — si vous le permettez — quelques-uns au passage, pour ma commission.

Mais voilà... il faut bien que j'en arrive à vous parler d'avenir et que je vous fasse une confession.

La confession est celle-ci:

Dès l'envoi des premiers secours aux familles, j'ai prévenu:

— Cet envoi vous sera renouvelé chaque mois pendant l'hiver.

J'aurais dû, par conséquent, cesser l'envoi, l'hiver fini.

La vie est si chère que je n'en ai pas eu le courage. Je me suis dit:

« Je vais continuer encore pendant quelques mois, sans les obliger à une demande toujours un peu délicate et pénible. »

L'été s'est passé ainsi. Voici l'hiver revenu. Je ne vais pas maintenant supprimer nos envois mensuels, auxquels on s'est habitué, sur lesquels on compte peut-être pour acheter quelques vêtements de laine à des bébés grelottants.

Vous m'approuvez, n'est-ce pas mes chers souscripteurs?

Vous savez le moyen de me montrer votre approbation. Vous n'êtes pas des abonnés, vous êtes un ensemble de gens bienfaisants. Je ne vais donc pas faire encarter dans ce numéro ni dans les suivants

un avis: « Votre abonnement finit le... », chacun de vous le sait, quand finit son abonnement; je compte donc que vous allez le renouveler de vous-mêmes et je sais que beaucoup d'entre vous n'attendent pas l'échéance pour se donner la joie d'un nouveau don.

Je voudrais quelque chose de plus. Je voudrais que vous nous

fissiez connaître. Pour vous y aider je vais augmenter le tirage de ce numéro et nous en tiendrons gratuitement un certain nombre d'exemplaires à ceux d'entre vous qui nous en demanderont pour les distribuer autour d'eux.

BRIEUX.

Notre Caisse

Nous avions en Caisse le 30 Sept.	89.021 25
Reçu du 1 ^{er} au 31 Octobre. . .	8.717 90
	97.739 15
Dépenses du 1 ^{er} au 31 Octobre, .	15.252 70
En Caisse au 31 Octobre . .	82.486 45

Ce bilan m'attriste un peu.

Et, en effet, si les mois qui vont suivre n'étaient pas meilleurs, au point de vue des recettes, il me faudrait restreindre nos secours mensuels, et cesser des envois à des familles qui se sont habituées à ce petit bienfait, qui comptent sur lui, peut-être, et l'inscrivent à leur humble budget.

Pensez-y, mes chers souscripteurs. Songez ce que peut représenter, dans un ménage malheureux, par le temps qui court, la suppression d'une recette de vingt ou trente francs. Faudra-t-il réduire la nourriture, le chauffage, l'éclairage; faudra-t-il renoncer à l'achat projeté de vêtements chauds pour les enfants?

Si votre charité n'intervient pas, je devrai hélas! prendre des mesures rigoureuses et supprimer des envois (annoncés, il est vrai, comme momentanés), mais que je n'ai pas eu le courage d'interrompre à la date fixée. Nous ne sommes pas d'impitoyables gens d'affaires, n'est-ce pas?

Ces secours, certes, je les continuerai malgré tout, pendant cet hiver, même si notre budget doit s'en ressentir. Mais si la bonté de nos souscripteurs se lassait, il me faudrait, au printemps, être sans pitié.

Serez-vous sans pitié? Ayant donné, cessez-vous de donner?

Jusqu'à présent, vous aviez fait ce miracle que malgré nos dépenses, notre chiffre d'argent, en caisse, était à la fin de chaque mois, plus élevé qu'à la fin du mois précédent.

Aujourd'hui je dois constater que la courbe s'est infléchie.

Nous avons perdu sept mille francs!

Je n'ai cependant pas été prodigue. Le nombre des familles secourues s'est élevé de peu; nous avons, suivant des désignations d'un donateur, versé deux gros secours, il est vrai, nous avons envoyé une somme assez grosse à l'école de Kouba, à Alger, nous avons acheté une petite voiture à un blessé qui est à la fois aveugle, amputé des deux jambes et d'une main; nous avons acheté deux complets à deux camarades rentrés dans la vie civile, et aussi distribué quelques secours dans les hôpitaux... c'est tout... Et nous allons avoir à payer les rasoirs pour lesquels le don de M. Cusinberche aura été insuffisant...

Allons, je suis un peu triste.

Nous sollicitons de nos camarades l'envoi de lettres destinées à reconforter les nouveaux blessés.

Celles qui seront publiées seront payées dix centimes la ligne.

Nouvelles Diverses

NOS DOUZE CENTS FRANCS

Enfin!

Le " Journal Officiel " a commencé la publication de la liste des réformés n°1 qui, grâce à nos efforts, toucheront désormais

1.200 francs

au lieu de 975, comme en 1831.

Mariages

M. Victor Albert nous annonce qu'il se marie le 15 octobre.

Le soldat Fabre Irénée épouse M^{lle} Chounet, sœur de notre ami le lieutenant Chounet.

Notre camarade Gaston Giffard, nous annonce son mariage avec M^{lle} Blanche Leahy.

Le sous-lieutenant Maurice Robert, Chevalier de la Légion d'honneur nous annonce son mariage avec M^{lle} Germaine Steck.

M. Henri Guillet, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec M^{lle} Henriette Raguideau.

M. Raymond Duforest, maréchal des logis, au 7^e régiment d'artillerie, a l'honneur de nous faire part de son mariage avec M^{lle} Pauline Duguet.

Le mariage de notre camarade Vilain Justin, et de M^{lle} Marguerite Ruffault a été célébré le 8 octobre à Yvoy-le-Pré (Cher).

Le mariage de notre camarade Maxence Quinet, avec M^{lle} Yvonne Massicard, a été célébré le 23 octobre dernier à Huisseau-sur-Cosson (Loir-et-Cher).

Naissances

M. et M^{me} Toudic, ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils, Jean, né le 12 octobre 1917. Nous allons tous bien.

M. et M^{me} Bruno Bertoni nous annoncent la naissance de leur fils Georges-François.

Nous sommes heureux d'annoncer la naissance d'un charmant bébé, Camille Chounet, fils de notre ami, le sous-lieutenant Chounet, de l'école de rééducation de Montpellier.

Nous adressons à M^{me} Chouhet et à notre camarade toutes nos félicitations et nos meilleurs vœux de bonheur.

M. Jean-Baptiste Goussin, ancien soldat au 114^e d'infanterie, 12^e compagnie, blessé le 13 juin 1915 à Neuville-Saint-Waast, actuellement brossier à Villaines, et M^{me} Goussin, ont le plaisir de vous annoncer la naissance de leur fils Jean-Baptiste-Edouard-Camille, né à Villaines (Indre-et-Loire) le 13 octobre 1917.

M. et M^{me} Vion, à saint Martin-en-Bresse (Saône-et-Loire) nous annoncent la naissance de leur petite fille Yvonne, le 13 septembre dernier.

Notre camarade Laurent Le Borgne, rue de la Rive à Saint-Pol-de-Léon (Finistère) et M^{me} Le Borgne, nous annoncent l'heureuse naissance de leur fils.

M. et M^{me} Louis Fondement, 40, rue Mercière, Royallieu, Compiègne (Oise), nous annoncent la naissance de leur petite fille Raymonde.

POUR LIRE L'HEURE AVEC SES DOIGTS

Nos montres, pour lire l'heure avec les doigts viennent de Suisse, vous les savez.

Jusqu'ici, grâce aux dons qui nous ont été faits, grâce aux achats indirects que j'ai pu effectuer, nous avions réussi à satisfaire les demandes qui nous étaient adressées.

Hélas! la générosité Suisse s'est ralentie, et l'importation commerciale a été interdite.

Je me contentais donc d'inscrire avec beaucoup de mélancolie, les demandes qui me parvenaient.

Nouvelles Diverses

Il y a quelques jours, comme j'avais reçu d'un donateur une somme spécialement destinée à l'achat d'une montre pour l'un de vous, j'envoyai à la maison Omega pour prier qu'on m'en cédât une à prix réduit.

— C'est impossible, répondit le représentant de la maison, M. Brandt. Je ne puis vous facturer une montre à prix réduit.

Seulement, continua cet excellent homme, je puis vous en donner pour rien, quarante-cinq... les dernières qui me restent.

Et voilà comment les quarante-cinq premiers inscrits vont recevoir chacun une montre Omega, c'est-à-dire une montre tout à fait supérieure.

Ceux qui seront contents pourront remercier directement

MM. LOUIS BRANDT ET FRÈRE.

Maison Omega,
20, rue Richer
(Paris).

LES RASOIRS DE SURETÉ

Nous avons expédié, jusqu'à ce jour, plus de trois cents rasoirs; il nous en reste environ cinq cents à envoyer.

..... Et notre fournisseur ne nous livre rien... Et cette fois, il a une excuse valable. Je vous ai dit que les écrins étaient fabriqués en Savoie. Or, les expéditions, sur le P.-L.-M., sont presque complètement interrompues, par suite du transport des troupes qui s'en vont au secours de l'Italie.

Patiencez donc un peu, mes chers amis. Je vous assure qu'il n'y a pas de notre faute, et si vous saviez les efforts qu'il nous a fallu faire pour arriver au résultat même imparfait que nous avons obtenu, vous attendriez sans amertume.

Je vous donne ma parole que tous ceux qui ont demandé des rasoirs seront satisfaits.

Mais je leur demande d'attendre un peu.

UN JOURNAL QUOTIDIEN en Braille

Chers amis,

Il y a huit ans la maladie me fit entrer, comme vous plus tard par votre blessure, dans la grande famille des aveugles. Plus ancien que vous dans cette famille mais non votre supérieur, permettez-moi en ami de retenir quelques instants votre attention.

Je vous avouerai tout d'abord que je n'appréciai pas la valeur du Braille; c'est alors qu'au cours de cette étude j'appris qu'il existait de petits journaux ou plutôt

de petits périodiques en Braille, ce qui devint de suite pour moi un encouragement à poursuivre rapidement l'étude de cet alphabet. Dès que je pus lire correctement je me procurai un de ces périodiques et fus heureux de trouver dans l'un d'eux un aperçu des nouvelles et informations qui m'intéressaient toujours. Mais deux petites pages de nouvelles par semaine n'avaient pas étanché mais bien plutôt attisé ma soif de connaître. Sur ces entrefaites, j'appris d'amis d'Angleterre où j'avais fait

un séjour de deux ans, qu'il était publié à Londres une petite édition hebdomadaire en Braille du *Daily Mail*. Je devins bientôt un abonné de cette intéressante édition qui donne chaque semaine, en vingt-quatre pages de texte du format du livre Braille, un résumé des principales nouvelles de la semaine écoulée. En toute sincérité je puis vous certifier qu'il est toujours plein d'attrait, le moment où je puis lire ces nouvelles et combien de fois me suis-je dit qu'il serait plus grand si cette publication était écrite en ma langue, si elle parlait surtout de faits relatifs à notre pays et si enfin je n'étais pas obligé d'attendre une semaine pour savoir ce qui est survenu et de ne pas risquer d'apprendre par mes oreilles ce que j'éprouvais tant de charme à connaître par mes doigts. Ce rêve de bien des années, un quotidien français en Braille, est maintenant très réalisable et votre camarade Albert Masselier vous l'a annoncé par sa lettre publiée dans le *Journal des Soldats Blessés aux yeux* d'octobre où vous ont été indiquées les raisons qui rendaient maintenant possible l'exécution d'un tel projet ainsi que la seule condition à remplir pour le réaliser de suite : la réponse des blessés aux yeux. Vous qui êtes encore dans une maison de rééducation, lecture vous est faite des nouvelles et vous me direz que, comme moi, vous trouverez bien quelqu'un de cher pour tenir la place d'aujourd'hui; mais ne vous est-il pas arrivé de désirer apprendre les nouvelles à une autre heure que celle réservée pour la lecture et combien de fois auriez-vous voulu qu'une seconde lecture vous soit faite d'un fragment qui vous intéressait plus spécialement; soit par impossibilité de vous le faire lire ou par crainte d'ennuyer vous avez dû renoncer à votre légitime désir et cela est appelé à se renouveler bien souvent au cours de votre existence. Or ce quotidien en Braille vous rendra cette indépendance de lecture que vous aviez tous il y a trente-huit mois.

A vous qui êtes encore dans un centre de rééducation et que votre situation actuelle ne permet pas facilement d'apprécier toute la portée d'un quotidien en

Braille, comme à vous qui êtes rentrés dans vos foyers et qui comprenez tout à fait la valeur de ce quotidien, mais qui ne vous êtes pas douté de l'importance de vos réponses, je crie : Attention, réfléchissez !

Ne dites pas : « Nous verrons un peu plus tard. L'appui financier nécessaire pour la création d'un journal qui ne sera l'organe ni d'aucune personne ni d'aucun parti mais qui sera français, n'est pas facile à trouver et votre camarade Masselier et moi avons éprouvé, chacun de notre côté, bien des déboires avant d'obtenir un tel appui sous de telles conditions; maintenant que toutes les difficultés sont surmontées, il serait regrettable que ce soit votre silence qui empêche de se desserrer les cordons de cette bourse qui ne demande qu'à s'ouvrir. Quelques-uns de vos camarades, trop peu nombreux encore, ont déjà fait connaître leur opinion qui du reste est très favorable à la cause. Je ne peux vous indiquer ici le nom de tous les signataires et tous ceux dont je ne citerai pas les noms voudront bien m'en excuser; néanmoins je vous dirai qu'il y en a d'encourageantes comme celle de votre camarade Mombœuf, d'enthousiastes comme celle du sergent Digne et de touchantes comme celle du sergent Albert qui dit être prêt à payer son quotidien en Braille sur le montant de sa pension et les revenus de son petit travail qu'aidera l'économie de quelques pipes. Ah! si vous pouviez lire toutes ces réponses vous verriez combien tous comptent que chacun de vous viendra grossir le nombre qui prouvera l'utilité de ce journal qui hier demeurerait rêve et que le progrès et la générosité ne demandent qu'à réaliser. Songez aux aveugles civils qui tous n'ont pas perdu la vue dès l'enfance et qui comme vous ont goûté les bienfaits de la vue. Un certain nombre d'entre eux sont déjà au courant du projet et ceux que j'ai vus récemment m'ont prié de faire tous mes efforts pour obtenir la réalisation de ce qu'ils désirent depuis longtemps et qu'ils savaient jusqu'ici irréalisable. Je leur ai dit quelle était la seule condition à remplir : vos réponses. Ils n'en sont pas jaloux et mettent leur espoir et leur con-

fiance en vous, eux à qui le temps a fait comprendre quels seraient le charme et l'utilité de ce qui leur manque.

Je considère qu'il était de mon devoir de vous faire connaître mes impressions éprouvées par la lecture d'un journal en Braille qui n'est qu'hebdomadaire et imprimé dans une langue étrangère et je suis convaincu qu'instruit sur toute la portée d'un quotidien français en Braille;

que pensant à ceux qui vous demandent de venir avec eux faire nombre ainsi qu'à ceux qui sans s'en froisser mettent leur espoir en vous, vous répondrez maintenant à Albert Masselier 13, rue Pétiou Paris XI^e.

Je vous prie de croire, chers amis, à ma réelle amitié et à mon sincère dévouement.

MAURICE CINTRAT
51, rue de Lyon, Paris XII^e.

L'Écriture en Braille

Le Braille plus perceptible

L'écriture Braille et les caractères en plomb d'imprimerie permettent aux aveugles de s'instruire, de se récréer, de correspondre avec les typhlophiles qui sont légion, et d'être tenus au courant des progrès scientifiques et moraux. Grâce à sa bibliothèque de plus de cinquante mille volumes qui embrassent presque toutes les connaissances humaines et à ses multiples journaux ou publications, les aveugles et les voyants sont dans des conditions favorables.

Si à cela nous ajoutons les lettres de sympathie ou autres et vu la facilité de l'écriture, vu aussi l'emploi du guide-main pour l'écriture penchée ou l'écriture anglaise, il est permis d'assurer que tout cela occupe le temps des aveugles au point qu'ils oublient que leurs yeux sont éteints.

Désireux d'augmenter tant soit peu les avantages énumérés ci-dessus, j'ose demander à un industriel philanthrope ou à de généreux protecteurs de vouloir bien essayer si le résultat de mes recherches pour le bien des aveugles, dont suivent les détails, ne diminuerait pas le temps employé à cette heure pour apprendre le sens des signes et écrire en Braille.

Je crois fermement qu'une légère modification aux formes en plomb de cet alphabet pourrait être tentée. J'ai 65 ans,

et en apprenant le Braille, je n'ai éprouvé, pour presque tous les signes, non des points, mais seulement des lignes pleines donnant la forme des lettres.

Pour moi, il y a lieu de remplacer les espaces inférieurs à 5 millimètres laissés entre chaque point caractérisant la lettre, par des traits pleins dont la largeur serait égale au diamètre du poinçon. Les deux grandes lignes 1-2-3 et 4-5-6 entrent exceptionnellement dans le cas ci-dessus.

D'autre part, il me semble qu'il conviendrait de donner aux reliefs créés par les blocs d'imprimerie, une impression au toucher plus spéciale que celle qu'ils ont et pour cela un semis de points minuscules serait à faire à la surface, ce qui rendrait les lettres plus reconnaissables.

L'ensemble ne devrait pas être plus épais que ce que donnent les coups de poinçon sur le papier spécial.

Ces lettres-là seront légèrement bombées, les deux extrémités de chacune d'elles arrondies et leurs angles saillants un peu cintrés.

La modification qui nous occupe ne serait appliquée que pour les livres imprimés ou pour les publications classiques. Les correspondances individuelles continueraient évidemment à être faites au poinçon.

J'appuie ma proposition sur cette constatation bien connue, que les benjamins du

L'Écriture en Braille

Braille commencent à lire, non en comptant les points mais en s'assurant si leur doigt fouilleur reconnaît la structure des lettres.

Je m'attends à cette observation que tout est parfait et que, du reste, l'expérience a prononcé contre toute retouche du Braille. Ma proposition ne simplifierait-elle qu'un peu l'étude du Braille, il me semble que MM. les typhlophiles pourraient bien s'y intéresser.

On opposera peut-être encore à mon projet qu'il introduira un aspect nouveau dans les signes alphabétiques et dans ceux supplémentaires. Le mal, si mal il y a, n'aura que peu de durée. Certainement, après quelques jours d'exercices, en présence des avantages qui en résulteront (netteté des caractères et rapidité pour la lecture), on n'y pensera plus. Le Braille serait tout simplement dans la même situation que celle qui est faite aux caractères appropriés à notre langue. L'écriture à la main, c'est-à-dire celle que nous employons avec l'aide du guide-main (écriture penchée et écriture anglaise) ne diffère-t-elle pas du tout au tout avec les formes des caractères d'imprimerie?...

En résumé :

Le point signifiant A serait fait comme toujours à sa place connue; les autres signes, y compris ceux dits accessoires, montreraient des lignes fermes qui caractériseraient mieux que les points, lesquels risquent d'être associés à des points d'une lettre voisine.

La lettre B aurait ses points 1 et 2 réunis par un trait;

C aurait ses points 1 et 4 également réunis par un trait;

D serait formée d'un trait égal à la ligne 1 et 4, 4 et 5 seraient réunis;

E montrerait le point 1 réuni au point 5;

F montrerait deux traits allant l'un de 4 à 1, l'autre de 1 à 2.

G : 1-4 et 2-5, plus 1-2 et 4-5;

H : les points 1, 2 et 5 réunis par les deux traits qu'exige sa forme;

I : 4-2;

J : 4-5, 5-2;

K sera formée par les points 1 et 3 distincts l'un de l'autre;

L : un seul relief allant de 1 à 3;

M : le point 1 réuni à 4 et 3 isolé;

N : traits pleins donnant sa forme 1-4, 4-5, 5-3;

O : un trait 1-5, un trait 5-3;

P : 4-1 et 1-2-3;

Q : 1-4, 2-5, 1-2-3, 4-5;

R : 1-2-3, 2-5;

S : 4-2, 2-3;

T : 2-3, 4-5, 5-2;

U : un point isolé 1, trait de 3 à 4;

V : constituée par deux traits 1-3, 3-6;

X : 1-4, 3-6;

Y : 1-4, 4-5-6, 6-3;

Z : 1-5, 5-6, 6-3;

Ç : 4-1, 1-2-3, 3-6;

È : 1-2-3, 4-5-6, 1-4, 2-5, 3-6;

À : 1-2-3, 5-6, 2-5, 3-6;

Ê : 4-2, 2-3, 3-6;

Û : 2-3, 4-5-6, 2-5, 3-6;

Â : point 1 et point 0 isolés;

E : 1-2, 2-6;

Î : 1-4, point 6 isolé;

Ô : 1-4, 4-5-6;

Û : 1-5, 5-6;

Ë : 4-1, 1-2, 2-6;

Ï : 1-4, 2-5, 1-2, 4-5-6;

Ü : 1-2, 2-5, 5-6;

Œ : 4-2, 2-6;

W : 5-5-6, 5-2.

Exemples :

A K L M N
Etc., etc.

Les différences qui existent entre aveugles-nés et ceux de la guerre sont tellement grandes qu'il est difficile de dresser la liste. Ainsi, les victimes de guerre par blessures aux yeux ne sont à comparer avec leurs camarades en ce qui concerne leur état physique. leur mentalité

L'Écriture en Braille

souvenir des occupations d'autrefois, les projets d'avenir, etc., etc.

Le soussigné ne doute pas que les amis des aveugles feront expérimenter la simplification qu'il a l'honneur de présenter.

L'essai demandé pourrait être fait avec un maximum de 100 formes de chacune des lettres de l'alphabet.

Chaque bloc figurera une lettre complète. Les composteurs, naturellement, recevront les lettres dans le sens inverse de la lecture sur le papier, L'élasticité du papier employé est suffisante pour faire les épreuves décisives. La contexture de nos lettres n'empêche pas de situer les points de chacune d'elles : le commencement et la fin des signes les indiquent nettement, ainsi que la longueur des deux grandes

lignes (1-2-3, côté gauche, 4-5-6 côté droit); pour ces derniers, il n'y a qu'à se rappeler que le point 2 est exactement au milieu de l'espace qui sépare le n° 1 du n° 3 et que le point 5 existe entre 4 et 6.

Les caractères préconisés sont rectilignes.

Les essais de notre genre de caractère, ne devraient, tout d'abord, être faits que par les novices.

Je clos mes explications croyant en avoir assez dit; si pourtant quelques philanthropes avaient besoin d'éclaircissements je les prie de vouloir bien me les demander.

AUBUS,

Officier,

Service de Rééducation, Hôpital M^{re} N° 48, Montpellier.

Conseils d'un Camarade

Mon cher Ami,

Quand tu fus blessé, et après l'engourdissement moral et physique où tu te trouvas, quelle fut ta pensée lorsque tu te rendis compte que la clarté était pour toi une chose vécue? Quelles sont les questions que tu t'es posées? Puis-je vivre sans elle, dois-je vivre sans elle, ne serais-je pas par la suite un renégat de la société? Eh bien, si tu peux vivre, tu dois vivre, et la société t'acceptera, si tu veux et si tu sais t'adapter à elle.

Ta blessure est la plus glorieuse de toutes les blessures. Quel est, après la mort, le sacrifice le plus grand, si ce n'est la perte de toute vie extérieure. Par ce fait, tu mérites la plus haute considération possible, et on te doit une reconnaissance durable pendant toute ta vie. Mais ne t'y fie pas trop, et compte surtout sur toi-même. Aide-toi, le ciel t'aidera », a-t-on dit. Comprends bien cette maxime, et rends-toi compte combien elle renferme de volonté et de désir d'arriver. Il faut te créer un but, et pour l'atteindre, écoute

les conseils de ceux qui, comme toi, ont passé par la dure épreuve dont tu ne subis actuellement que la préface. Rééduque-toi aussitôt que ta santé te le permettra. Les gens de bonne volonté qui comprennent nos souffrances et dont tu seras entouré ne manqueront pas. Accepte leurs conseils, c'est le ciel qui vient t'aider, ne te décourage pas surtout, le « Braille » et toutes les petites choses préliminaires de notre nouvelle existence sont très dures et pénibles. Aie de la patience, la rééducation pour notre cas a fait beaucoup de progrès depuis sa formation, et tu auras bien moins de peine que les premiers aveugles de la guerre à trouver la direction de tes aptitudes. Pour cela, n'écoute que ton raisonnement, tu dois avoir assez de tête pour connaître et apprécier tes qualités. Donne toi-même le but vers lequel tu aspiras, la direction t'en sera donnée et assurée par les bonnes volontés dont tu feras ton entourage.

Choisis l'école où tu devras subir ta rééducation parmi celles dont l'organi-

sation et le travail méthodique te procureront les moyens nécessaires, par un programme établi d'avance et réglé, une adaptation vive et complète de ton nouveau genre de vie. Ne néglige pas la maison de rééducation, tu trouveras là, de la part des membres directeurs et du personnel éducateur, une complaisance et une sollicitude qui t'aideront à supporter plus bravement les premiers temps de ta cécité. De la part des camarades mutilés comme toi, tu y puiseras une endurance et une résignation parfaites de ton état, un relèvement qui t'aidera à supporter plus vaillamment les moments de dépression qui ne manqueront pas de surgir dans ton esprit. Ne te laisse pas trop abattre par ce maudit cafard, réagis le plus possible contre toutes tes souffrances, évite la solitude, et ne laisse pas libre cours à tes pensées et réflexions où le passé sera toujours présent à ton esprit et t'inspirera des regrets. Tu te plairas dans tes réflexions qui te prendront tout et annihilent tes moyens et t'enlèveront ta force de volonté. La solitude attire la solitude et il faut la combattre. Conserve le plus possible les relations où tu te plaisais avant ton accident; tu te représenteras intérieurement tes parents et amis; refais-toi une société parmi les personnes qui te comprendront. Ne confie pas tes impressions à qui que ce soit sans avoir bien étudié la mentalité de ton auditoire. N'aie qu'une confiance relative auprès de ces flatteurs et porteurs de belles paroles qui se serviront de toi peut-être comme de risée. En un mot, garde tes confidences pour toi-même et pour un noyau restreint d'amis véritables. Laisse-toi attirer par une société saine, intellectuelle, qui te donnera les moyens de te délasser moralement et qui te reposera des fatigues morales de tes premières études. Évite ces réunions, ces thés, où la conversation est flatteuse, où tu ne serviras que d'attraction et où tu puiseras des goûts tout autres que ceux de ton rang; tu perdras ton temps et ta simplicité.

Crée-toi parmi les jeunes gens de ton centre de rééducation une sélection de camarades qui, comme toi, ont la volonté

d'atteindre au plus vite le but qu'ils se sont donné. Ne sois pas un coureur de salon, un de ces mendiants déguisés, comme il en existe malheureusement; tu en auras peut-être moins de profit, mais ta fierté personnelle n'en sera pas affaiblie. Dans la société où tu te trouveras, ne montre pas un caractère maussade, ne dévoile pas ta tristesse; les gens tristes sont par trop souvent assommants. Car relate pour la première fois tes ennuis et tes malheurs, on t'écouterait avec complaisance et peut-être compassion, la seconde fois on t'écouterait moins, la troisième encore un peu moins et ensuite tu passeras pour un être ennuyeux. Montre toujours si c'est possible une égalité d'humeur de caractère, aie une attitude souriante, même si cela te coûte, on t'appréciera mieux. Lorsque tu te seras fixé à telles ou telles occupations (choisis celles dont les branches se rattachent à ton emploi d'avant-guerre). Spécialise-toi à ton nouveau métier, ne néglige pas les petites occupations plus ou moins artistiques, elles te procureront en même temps qu'elles t'intéresseront un délassement de ton travail habituel. Instruis-toi le plus possible, ta rééducation ne sera jamais terminée, mais quand tu la jugeras suffisante, quitte la maison de rééducation, prends un emploi quel qu'il soit, mais toujours que sa rémunération puisse satisfaire à tes besoins en y ajoutant ta petite pension. Pendant qu'il en est temps, range à l'avis de ceux qui disent que impose-toi par ton savoir-faire vis-à-vis de ceux qui t'emploieront, car, ne l'ignore pas, la lutte pour le morceau de pain sera la même qu'auparavant avec les mêmes difficultés et les mêmes calculs; seul le combat sera plus pénible parce que les moyens en seront diminués; mais ne décourage pas! Par un caractère d'humeur égale, tu t'attireras la sympathie de ceux qui t'entourent et t'aideront dans le possible de leur pouvoir à supporter ta solitude, cela de bon cœur. Conserve toujours de bonnes relations avec ta maison de rééducation. Celle-ci continuera à s'intéresser à toi et ne te délaissera pas. Les relations que tu t'y seras faites seront pour toi précieuses et sérieux auxiliaires dans l'avenir.

Si tu as à subir quelques déceptions, ne t'y attache pas trop, fais fi des réflexions mesquines qui pourront venir frapper tes oreilles. La reconnaissance et la considération de ceux qui t'auront vu à l'œuvre et qui t'auront connu seront suffisantes et t'aideront à supporter plus vaillamment les petits ennuis de la vie ordinaire. Passe

fier au milieu de tous; la satisfaction du devoir accompli t'apportera un réconfort moral pour l'avenir et la paix de ta conscience. Tu as été brave dans la tourmente des grandes batailles, il faut que tu le sois plus encore dans la lutte pour la vie que tu affronteras.

J. GROUSSIER.

Conseils Professionnels

Le Placage

Monsieur Brieux,

J'ai bien reçu votre lettre et me fais un plaisir d'y répondre, toujours content d'être utile à mes compagnons d'infortune.

Moi aussi, j'ai reçu de nombreuses lettres au sujet du placage qui préoccupe tant de nombreux aveugles, et surtout ceux qui sont établis en province.

Dans la plupart des maisons qui s'occupent des aveugles, on considère qu'il est impossible à l'aveugle de faire du placage collé et surtout du collé verni.

Je ne suis pas tout à fait de cet avis, mais malheureusement, je suis obligé de ranger à l'avis de ceux qui disent que l'aveugle ne peut pas, proprement, vernir une brosse.

À Reuilly, on dit que l'aveugle ne peut pas faire du placage cloué, et encore!

Moi, je réponds et je certifie que l'aveugle peut faire tout le cloué, non aussi vite, mais aussi bien que le clairvoyant, et j'ajoute, il peut aussi, non aussi vite, mais aussi bien, faire du placage collé.

Pour le placage cloué, balais, crinières, ave-ponts, etc... ce n'est pas la peine d'en parler puisqu'il est établi que l'aveugle peut le faire.

Dès les débuts, aussitôt que je pus faire du cloué, je demandai à M. Emart de montrer aussi le placage collé, mais on m'enseigna alors chez un plaqueur qui, voyant que cela pourrait lui porter tort,

lança dans une voie erronée et prouva que l'aveugle ne pouvait pas coller. Je ne me laissai pas convaincre, car je suis sûr du contraire, et je demandai alors que ma femme fût autorisée de venir apprendre à Reuilly à coller non seulement aux aveugles, mais à leurs femmes, ou sœurs, ou toute personne qui pouvait rester auprès d'eux et par conséquent être appelés à leur rendre service. On me refusa parce qu'on était sûr et certain que l'aveugle ne pouvait pas coller.

Je ne me suis pas laissé démonter pour cela, et à tous mes élèves qui sont retournés chez eux j'ai proposé de leur apprendre, à eux ou à leur femme, en une seule séance, le soir, chez moi, absolument gratuitement.

Plusieurs sont venus, parmi eux Angot, Foubet, Pouil, Ray, Boucher, etc, et ils ont très bien réussi; je reste toujours à leur disposition, bien que je ne dispose que de très peu de temps.

Pour moi, qui ai collé et verni un peu étant voyant, je ne rencontre dans le collage aucune difficulté qu'on ne puisse vaincre facilement, et tout ceux à qui j'ai montré en pensent autant.

Tout se résume en ceci : bien préparer sa colle forte, c'est-à-dire la tenir bien claire et bien propre, en mettre très peu, mais partout, bien placer ses crampons, c'est tout. La faire une ou deux fois et on a compris, la vitesse vient ensuite et d'ailleurs on n'a pas besoin d'une bien grande

vitesse, vu qu'on n'aura jamais de masse de collage à faire.

Maintenant, il faut aborder la question des brosses vernies; elle est plus délicate. Je l'ai étudiée moi-même car j'ai été établi en province et comme ceux d'aujourd'hui je sais les difficultés que l'on rencontre.

Si on a besoin de faire des brosses à habit, ou à chapeau, ou à tête, etc, il faut faire venir ses bois, mais ils arrivent bruts, il faut donc vernir le dessous de la brosse avant de la faire pour faciliter l'entrée du loquet et aussi pour empêcher que la crasse ne vienne de coller au fond de la brosse, surtout pour que le vernis du placage vienne bien se joindre avec celui des bords intérieurs de la brosse. Si on ne sait pas vernir, il faut renvoyer ses bois à Paris pour les faire vernir, ou aller chez un ébéniste, qui forcément prend très cher, vu qu'il y perd beaucoup de temps et que ce n'est pas pour lui un ouvrage suivi. Ce vernis, il est indispensable que tout aveugle sache le faire. Quand on me commande des bois de brosse fine, nous les envoyons tout vernis, afin d'éviter des ennuis de port ou de dérangement nouveau, mais il est probable que de moins en moins j'enverrai des colis, n'ayant fait cela que pour rendre service en attendant qu'une société veuille bien le faire, car cela ne me rapporte absolument rien que beaucoup de surmenage.

Ce verni n'est donc pas difficile à faire, il suffit de bien polir son bois, en le frottant avec du papier de verre; je recommande le papier de verre Américain qui se déchire beaucoup moins facilement. On emploiera le n° 6 et pour finir le double zéro, en ayant bien soin de frotter dans le sens de la longueur du bois, qui est toujours le sens du fil; ne pas tourner comme beaucoup font en frottant. Puis, avec un chiffon de laine, on enduit le bois d'une très faible couche d'huile de lin, dans laquelle on a fait dissoudre très peu d'ocre jaune, puis on prend un tampon composé d'un bouchon de laine enveloppé de grosse toile, on met sur la laine du tampon quelques gouttes de vernis et on frotte légèrement en tournant. Il est préférable de vernir plusieurs fois, car l'on passe de l'un

à l'autre très vite, revenant plusieurs fois au premier, et ainsi de suite. On passe au moins trois fois chaque bois, ensuite on laisse sécher et si on veut obtenir un brillant et faire reluire le vernis, on passe un peu de copal avec un petit morceau d'ouate en ayant bien soin de ne pas passer plus de la brosse, cela suffit, et en l'ayant fait une fois on l'a compris et on pourra le refaire autant que l'on voudra.

Pour vernir la plaque, au-dessus et côté de la brosse c'est autre chose et je ne crains pas de dire qu'il est absolument impossible à l'aveugle, et même à un clairvoyant qui n'est pas du métier, de vernir convenablement une brosse, et c'est bien dommage; beaucoup d'aveugles ne l'ont malheureusement pas compris, et j'en sais qui, sur des données plus ou moins justes, continuent malgré de nombreux avis à vernir leurs brosses. Ils ne devraient pas le faire et ne comprennent pas le tort qu'ils se font.

Qu'une brosse fine quelconque soit faite, qu'on emploie pour la faire des marchandises de dernière qualité, si elle a une belle brosse, elle se vendra facilement; au contraire, qu'une brosse soit très bien faite avec tout ce qu'il y a de meilleur commerce, si le placage laisse à désirer, elle est impossible de la vendre.

J'ai eu en mains et ai vendu moi-même des brosses ayant toute leur valeur dans le placage qui se vendaient toujours très bien et très facilement. Jugez : 0 fr. 60 c. de placage, 0 fr. 40 c. de bois, 0 fr. 50 c. de placage, total 1 fr. 50 c. de la carotte, de l'article de bazar, mais qui se vendait facilement trois francs. Je ne puis en fournir les preuves; et la valeur réelle est uniquement sur le placage.

Si l'habit ne fait pas le moine, on ne peut pas appliquer ce proverbe à la broserie. Beaucoup de brosses vendues au bazar et dans les grands magasins n'ont d'autre valeur que le cachet, le coup d'œil qu'elles donnent, leur donne un beau placage, et il est nécessaire de choisir un bon plaqueur, car si l'on n'est pas consciencieux, le plaqueur, par trop d'ouvrage, eh bien! le placage sera beau lorsqu'il livrera la brosse, mais qu'il

jours après il aura perdu son luisant et son cachet.

Donc, si l'aveugle veut vernir quand même, il ne doit pas plaquer avec du hêtre ou du merisier, et teinter ses plaques pour leur donner l'apparence du palissandre ou de l'acajou, ou alors, s'il veut teinter, il faudra qu'il vende sa brosse à un autre aveugle, car je lui défends, au plus adroit, non seulement de teinter deux brosses pareilles, mais encore de teinter uniformément toute sa brosse sans faire de taches plus claires ou plus sombres.

Donc, s'il veut vernir, il devra plaquer au naturel, c'est-à-dire avec des plaques de palissandre s'il veut vernir palissandre, avec des plaques d'acajou s'il veut vernir acajou, alors il n'aura qu'à répéter sur le dessus de la brosse lorsqu'elle aura été poncée avec soin, beaucoup de soin, la même opération que j'ai citée pour le dessous de la brosse, et toujours terminer par une légère couche de copal.

Mais, songez, Monsieur Brieux, qu'un ébéniste qui a l'habitude de vernir des meubles ne peut pas vernir comme il faut une brosse. C'est un métier spécial qui nécessite beaucoup d'adresse et d'attention; c'est un métier qui n'est pas à la portée de l'aveugle, j'en suis certain et pourtant je suis le plus grand ennemi de l'intervention du voyant dans notre travail, s'il tenait à moi dans les maisons d'aveugles, tout ou presque tout serait fait par des aveugles; mais j'ai essayé moi-même, je suis très patient et assez adroit, mais j'ai dû m'avouer vaincu et je ne puis faire un beau vernis sur une brosse.

Soyez convaincu qu'il en sera de même pour tout aveugle qui voudra vernir et qui aura franchement sa façon de penser. Un aveugle de naissance peut croire qu'une couleur est aussi belle qu'une autre, et que au moment qu'il a enduit un bois avec un tampon mouillé de vernis, il doit être coloré; mais de là à la réalité, il y a loin, pour les aveugles qui sont en province comme pour ceux qui sont à Paris, il faut absolument être tributaire du plaqueur.

Pour le vernis, on fait dissoudre à froid la gomme laque blanche et de la blonde,

la blanche est beaucoup plus chère et ne s'emploie guère que pour les vernis bleus. La plus employée est la blonde, environ un quart de litre pour un litre d'alcool, mais il est toujours préférable d'employer le vernis préparé que l'on trouve chez tous les marchands de couleurs.

On teinte les bois que l'on veut vernir imitation avec de la fuschine; il y en a pour toutes les teintes fuschine ébène, acajou, palissandre etc... Cette poudre se trouve chez tous les marchands de couleurs.

Pour combattre l'ennui qu'on a toujours imposé aux brosiéristes aveugles, l'intervention du plaqueur, depuis de nombreuses années, les maisons qui s'occupent des aveugles ont cherché toutes sortes de créations. Une seule a à peu près réussi, c'est le bois vissé verni qu'avait fait fabriquer pour les aveugles la société des Ateliers d'Aveugles de la rue Jacquier.

Ce bois est tout plaqué, tout verni d'avance, pour faire la brosse, il s'agit de dévisser avec précaution la plaque d'après le bois ou la semelle, on monte sa brosse et lorsqu'elle est montée, on revisse la plaque, la tête des vis disparaît dans la soie et est ainsi cachée aux yeux.

Mais, dès le début de la guerre, ces bois ont manqué.

Comprenant qu'ils seraient pour ainsi dire indispensables, j'ai essayé d'en refaire, mais pour arriver à un prix convenable, il fallait en commander beaucoup; comme j'étais seul, il me fut impossible de faire une commande assez importante et tout est resté en plan.

Je sais que l'Association Valentin Haüy a repris cette idée et essaye d'en faire. On peut en faire faire, et ce sera un très grand service rendu à l'aveugle brosiériste.

Je regrette de ne pouvoir vous donner de meilleures indications au sujet du placage verni par les aveugles, mais croyez-moi c'est une utopie de faire vernir l'aveugle et ce sera lui rendre un grand service que de l'empêcher d'abîmer son travail en vernissant mal, car il ne peut bien vernir.

LUCIEN CLÉMENT.

Conseils Professionnels

La Menuiserie

Paris, octobre 1917.

Chers camarades,

Je vous ai, sur la demande de notre ami M. Bieux, dans une lettre qui fut publiée dans un numéro du *Journal des Soldats blessés aux yeux*, relaté comme j'avais repris mon ancien métier de menuisier. Beaucoup peut-être d'entre vous n'y avez pas cru (il est vrai), n'est-ce pas que tant de blagues ayant été contées; que nous sommes devenus sceptiques et ne croyons plus que ce que nous pouvons toucher. Cette offre vous fut offerte de venir vous-mêmes 5, rue de la Durance et vous rendre ainsi à l'évidence; puisque l'explication de notre méthode et de notre outillage, encore depuis améliorés ne vous suffisaient pas. Notre aimable Administratrice M^{me} David Weill vous avait invités à venir faire l'essai et par vous-même juger de la véracité de nos dires. Chacun de vous, camarades menuisiers, a dû recevoir une lettre particulière vous offrant une place dans son atelier afin de pouvoir reprendre le métier puisque vous pouvez très facilement le faire et pouvoir ainsi gagner davantage dans ce que trop déjà font et ce serait à mon idée rendre service aux camarades qui ne connaissent que celui qu'ils ont appris dans les maisons de rééducation. Pourquoi faire tous la même chose et se faire une concurrence qui rendrait le placement du travail difficile.

Tandis que dans votre ancien métier vous trouverez plus facilement puisque vous pouvez faire tous les travaux. Mais il sera préférable de vous spécialiser pour avoir un bon rendement et je ne vous citerai ici qu'un cas et vous dirai que dans un essai qu'un camarade fit ce qu'il put arriver à faire quatre tables de 70 x 40 avec tiroirs en quatre jours et la deuxième série de six tables en quatre jours également.

C'est le camarade Robique qui fit ce travail ; le premier qui vint reprendre son métier avec moi et maintenant il vient d'entrer dans un atelier de menuiserie de la rue Marbœuf.

Le deuxième fut le camarade Cheneau le plus jeune de nous il est de la classe 15 il fait absolument seul de jolis buffets de cuisine qui donnent l'envie de monter leur mobilier à ceux qui les voient.

L'ami Palmaro fut le troisième, il vint chaque jour de Reuilly comme je le fais moi-même avant l'arrivée de ma femme de nos deux enfants rapatriés en février dernier. De son idée nous lui devons un appareil que nous avons perfectionné, qui sert à mettre les bois d'équerre et à large et joindre les panneaux et les dessus de meubles et tables avec perfection, nous l'avons baptisé du nom de son inventeur.

Le camarade Arowsky fut le quatrième, mais dont les connaissances techniques nous lui devons aussi bien des trucs pour cumulées avec celles de notre contremaître, faciliter le travail. Et complètement les nôtres à tous; car ici chacune de nos rééduqué il va bientôt fabriquer à ses idées, est étudiée et expérimentée de suite compte dans son atelier qu'il vient une dort pas dans l'inaction des bureaux monter à Saint-Maur et aura son magasin avec les promesses qui n'arrivent jamais. de vente où je vous engage d'aller acheter il serait utile pour tous que cette méthode vos meubles pour avoir du bon travail soit adoptée; et j'estime que bien d'autres à des prix avantageux; puisque vos ateliers pourraient être repris et ceux existants n'aurez pas chez lui d'intermédiaire à payer, tant améliorés si au lieu de perfectionner,

Le cinquième le camarade Deteuffe, après ne se bornait à la routine et la mauvaise longtemp^s douter de la lettre l'engageant à venir, il se décida, et vint se mettre à l'œuvre et chaque jour étant les minutes que nous avons exercé un métier depuis vingt, tandis qu'avant ne sachant que faire vingt-cinq, trente ans et plus et connaissant ses interminables journées sans occupation au cœur tous les tours et les retours, nous et ses nuits sans sommeil ; lui qui ne pouvons trouver et adapter quoi que l'on sait plus à remanier les outils et les bois une certaine méthode pour faciliter notre s'y est remis très vite et travaille avec un travail, notre vraie distraction, et notre ardeur. meilleure satisfaction.

Je suis heureux de pouvoir vous dire devant nos efforts constants d'énergie aujourd'hui que tous vous pouvez en faire de volonté pour vaincre nos heures de tant que les camarades et moi qu'on désespère lorsque le cauchemar nous n'ait pas sérieusement pour aveugles ; car l'obscurité, dans notre éternelle nuit sombre ne pouvait pas faire une porte : eh bien ! Bientôt l'on cherchera peut-être à nous vous prouve le contraire puisque c'est à lever le plus grand de nos soucis, celui premier travail que nous donnons à faire à assurer le pain de nos enfants ; que le aux débutants qui viennent se rééduquer pays doit à ses défenseurs et doit nous qu'au bout de la première semaine donner pour compenser en légère partie d'une douzaine de portes de buffets que nous avons perdu de plus précieux pour la Patrie et je pense que ce cuisine est terminée. Je m'engage même à par autre chose que cette peccadille ici à faire n'importe quelle porte de 225 francs d'augmentation à une partie ce travail devant ceux qui le désirent et de préférence devant des gens de misère qui date de près d'un siècle. partie, plutôt que devant quelqu'un

Conseils Professionnels

connaissant une porte, que parce qu'il en a ouvert ou fermé quelques-unes ; cela ne suffirait pas, je pense à contrôler ce travail.

Ce résultat qui fut acquis en moins d'une année est dû à toute la sollicitude de notre chère Administratrice dont le but n'est que de faire le plus de bien possible autour d'elle et ne recherche, ni la gloire, ni les honneurs et dont la devise pourrait être : « Le bien par le bien et par la bonté » heureuse et satisfaite d'avoir aidé et soulagé les malheureux.

Nous le devons aussi à notre Directeur, qui non seulement est un homme de cœur, mais dont les connaissances techniques cumulées avec celles de notre contremaître, et les nôtres à tous; car ici chacune de nos idées, est étudiée et expérimentée de suite et ne dort pas dans l'inaction des bureaux avec les promesses qui n'arrivent jamais. Il serait utile pour tous que cette méthode soit adoptée; et j'estime que bien d'autres ateliers pourraient être repris et ceux existants améliorés si au lieu de se perfectionner, on se bornait à la routine et la mauvaise volonté.

Nous devons chercher toujours et nous avons exercé un métier depuis vingt, vingt-cinq, trente ans et plus et connaissant par cœur tous les tours et les retours, nous pouvons trouver et adapter quoi que l'on use certaine méthode pour faciliter notre travail, notre vraie distraction, et notre meilleure satisfaction.

Devant nos efforts constants d'énergie
de volonté pour vaincre nos heures de
desespoir lorsque le cauchemar nous
assaille, dans notre éternelle nuit sombre
noire.

Bientôt l'on cherchera peut-être à nous lever le plus grand de nos soucis, celui d'assurer le pain de nos enfans ; que le pays doit à ses défenseurs et doit nous donner pour compenser en légère partie ce que nous avons perdu de plus précieux pour la Patrie et je pense que ce sera par autre chose que cette peccadille de 225 francs d'augmentation à une pension misère qui date de près d'un siècle.

Le temps des promesses est passé et il n'y a plus d'excuses puisque le temps a été trouvé pour allouer à des traitements fabuleusement augmentés des subventions et des allocations de vie chère.

En espérant, chers camarades, en des jours meilleurs et que chacun fera son devoir, comme nous avons fait le nôtre. Je vous serre cordialement la main.

Gustave TRUY,
72, rue Claude-Decaen.

CANNE A DISPOSITIF SPÉCIAL pour Aveugles

de M^{lle} Suzanne Mesureur.

Cette invention possède l'avantage, par sa grande simplicité, de pouvoir être établie à un prix minime permettant de soulager un grand nombre de blessés aveugles.

Le dispositif consiste à adapter une roulette à l'extrémité — sur le côté — des cannes des aveugles. En marche l'aveugle pousse devant lui sa canne inclinée dont l'extrémité, formée de la roulette, pose à terre et communique jusqu'à sa main tous les accidents du terrain sur lequel il va marcher : déclivités, côtes, montée ou descente de degrés et obstacles de toute nature.

La roulette étant placée sur la face latérale et non sur le bout extrême, la canne offre l'avantage au blessé qu'il peut s'appuyer dessus lorsqu'elle est dans la position verticale, comme sur une canne ordinaire.

L'aveugle a une marche hésitante même lorsqu'il est conduit et tenu par le bras, l'emploi de cette cannelure permet d'avancer avec assurance puisqu'il est renseigné par elle sur le terrain qu'il va rencontrer.

N. B. — Le modèle n° 1 a été établi suivant les indications de M^{lle} Suzanne Mesureur par la Maison Rainal frères, de Paris.

Lettres de nos Camarades

l'objet de leur part de la plus vive affection et entouré de la sollicitude et de la sympathie de tous mes concitoyens.

Grâce à ma rééducation je me livre au travail d'une façon régulière, mes clients, et j'espère qu'ils seront plus nombreux dans l'avenir, sont satisfaits de ma fourniture et me complimentent sur la confection de mes brosses, balais, chaises, etc.

Non seulement le travail me procure quelques avantages pécuniaires, mais celui plus grand encore de chasser l'ennui.

Tous les jours, mon père tout dévoué me fait faire une petite promenade et j'arrive, par intuition, à reconnaître les endroits que je fréquentais autrefois avant d'avoir perdu la vue.

Mon bras artificiel me gênait un peu mais grâce à la bienveillance inlassable de tous ceux qui s'intéressent à nous, je vais aller prochainement à Caen faire l'échange de mon appareil contre un plus perfectionné.

En un mot je suis heureux de vivre et voudrais persuader tous mes pauvres compagnons d'infortune que bien que privé de la vue et de l'avant-bras droit, j'espère que je pourrai encore être utile à la Société et vivre de cette vie de famille si chère à tous.

Je me fais lire le communiqué tous les jours et m'intéresse au sort de nos braves camarades qui continuent héroïquement à refouler l'ennemi et à nous venger. J'espère qu'un jour prochain viendra nous apporter la victoire et ce jour j'oublierai toutes mes souffrances et mes infirmités pour crier avec les vainqueurs : « Vive la France ».

Agréez, etc.

Paul DUVAL.

J'avais douté de mon avenir !

Cistrière par La Chaise-Dieu (Haute-Loire).

Monsieur,

Je suis marié depuis un mois avec une demoiselle de ma localité, âgée de vingt ans, quoique pauvre, d'une famille très honorable.

Vous pouvez dire à mes camarades anciens et nouveaux qu'ils ne désespèrent pas de leur sort.

Moi-même, j'avais douté de mon avenir et je vois que tous les jours notre situation s'améliore, grâce d'abord à vous, qui vous intéressez particulièrement aux aveugles de guerre, ensuite à l'aimable Société des Quinze-Vingts qui arrive à nous apprendre un métier, qui nous distrait d'abord, et nous permet ensuite de gagner quelque pécule pour nous aider à vivre.

J'y avais appris le métier de brosier. J'ai monté un petit atelier, et le débit ne manque pas.

Merci aux aimables fondateurs des Sociétés qui s'intéressent à notre sort. Merci aux donateurs, en un mot à tous ceux qui s'intéressent à nous.

Je vous prie aussi de vouloir bien faire paraître dans votre prochain numéro mon mariage avec M^{lle} Négris, de La Chaise-Dieu, âgée de vingt ans.

Veuillez agréer, etc.

QUITTANSOU (Jean-Marie),

13^e Bataillon de Chasseurs Alpins,
Cistrière, par La Chaise-Dieu (Haute-Loire).

Il ne s'ennuie pas !

29 septembre 1917.

Monsieur Brieux,

Je tiens à vous parler de mon mariage comme je vous l'avais dit il est rentré à la maison de rééducation de Bordeaux le 18 juin, il est très heureux d'y être car me dit que depuis sa rentrée à l'atelier ne s'ennuie pas du moins comme il faisait quand il est venu en permission il me disait qu'il s'ennuyait sans rien faire ; aussi il est reparti content pour aller reprendre son travail, lui qui n'avait pas voulu croire que ces pauvres aveugles puissent être utiles à leurs familles, il ne croyait pas que nous pourrions leur apprendre à travailler ; jugez de son contentement, aussi a-t-il du courage dans son travail.

Excusez-moi, Monsieur le Directeur, mon barbouillage et recevez mes salutations.

Louise MONRIBOT,
Les Eyzies de Tayacn (Dordogne).